

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 16 (1928)

Artikel: L'archéologie : l'histoire et la géographie de la Palestine : leur importance pour l'interprétation des textes bibliques
Autor: Graf, Arthur
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380150>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ARCHÉOLOGIE L'HISTOIRE ET LA GÉOGRAPHIE DE LA PALESTINE

LEUR IMPORTANCE POUR L'INTERPRÉTATION
DES TEXTES BIBLIQUES (1)

L'archéologie palestinienne est une branche auxiliaire des sciences bibliques classiques : l'exégèse de l'Ancien Testament et l'histoire de la religion d'Israël. C'est dans ses rapports avec ces dernières que réside son importance pour la théologie.

La science historique qui nous révèle les secrets des époques lointaines, qui fait revivre devant nos yeux l'Égypte mystérieuse des Pharaons ou l'antique Babylone, qui nous parle des merveilles du génie grec ou de la grandeur de la Rome républicaine, exercera toujours sur nous un charme enchanteur. Mais nous serons touchés particulièrement chaque fois que nous entendrons le récit des pèlerins qui, de tout temps, sont partis pour la Terre Sainte, qui ont parcouru la Judée et son désert aride ou qui, sur les rives du Jourdain et du lac de Tibériade, ont suivi les traces des hommes de Dieu dont parle la Bible, les traces de Celui, avant tout, qui « a habité parmi nous plein de grâce et de vérité ». Le poète qui chante la gloire du Parthénon ou du Capitole, cédera le pas au psalmiste qui entonne l'hymne à la Cité de David ou la plainte sur la chute de Jérusalem, humbles cités d'un pays pauvre et délaissé, qui sont comme les symboles sacrés des plus sublimes espérances, symboles auxquels on ne touche pas et pour lesquels on ose tout.

(1) Leçon inaugurale d'un cours de privat-docent, professé à la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne.

Quiconque cherche à comprendre les récits de la Bible se voit à chaque pas obligé de se rendre compte de la nature des lieux où se sont passés les événements que narre le texte sacré. Il suffira de citer le livre des Juges qui, durant dix chapitres consécutifs (IX à XIX), ne parle que de topographie, nous renseignant non seulement sur les cantons attribués aux divers clans israélites, mais encore sur les principales localités, villes et bourgades de la région, sur leur situation et leur voisinage.

N'existe-t-il pas des rapports incontestables entre la nature du pays, sa richesse ou sa pauvreté d'une part, et les mœurs, la mentalité des habitants, leur conception de la vie, leur religion de l'autre ?

Au seizième siècle déjà, le publiciste Jean Bodin, d'Angers, émettait des idées intéressantes sur l'adaptation des institutions politiques au climat, réflexions que Montesquieu devait reprendre dans le quatorzième chapitre de *L'esprit des lois*. Plus tard, les travaux remarquables du géographe Karl Ritter (1779-1859), élève de Pestalozzi, ont démontré l'impossibilité d'écrire l'histoire d'un peuple sans tenir compte de la nature du sol qu'il habite. Friedrich Ratzel (1844-1904) devait, plus récemment enfin, reprendre cette thèse dans son *Anthropogéographie* (1882 à 1891) et surtout dans sa *Géographie politique*, de 1897. Pour cet auteur, l'humanité est une partie de la terre, les rapports entre le sol et celui qui le cultive sont donc des plus intimes. La même conception a été formulée par l'historien Helmholt : « L'histoire », écrit-il, « est un mouvement produit par deux forces : l'une réside en l'homme ; c'est l'ensemble de ses facultés spirituelles et morales ; l'autre réside dans la nature du pays, dans sa pauvreté ou dans sa richesse, dans sa situation centrale ou isolée, dans son climat, etc. Si l'histoire est un drame, il convient d'attacher à la scène une importance aussi grande qu'aux acteurs. » Sans vouloir entrer dans une critique du point de vue de cet auteur, nous croyons qu'il est impossible de n'en pas retenir ceci : que le pays est comme le cadre indispensable pour faire ressortir le relief et la couleur du tableau, c'est-à-dire la vie et l'histoire des habitants. Quand Ernest Renan parlait du « cinquième évangile », il entendait précisément par là l'ensemble des connaissances géographiques, ethnographiques et scientifiques relatives à la Terre Sainte. Il est donc très naturel que, dès les premiers siècles de notre ère, des

chrétiens d'Occident aient fait le voyage de Palestine pour voir, à l'instar des bergers de Bethléem, « ce qui y était arrivé, ce que le Seigneur nous a fait connaître ».

Nous ne donnerons ici qu'un bref aperçu de l'histoire et de la bibliographie des recherches palestiniennes, bibliographie d'une richesse remarquable.

Le spécialiste consultera, pour les ouvrages anciens, la *Bibliographia geographica Palestinæ* de Tite Tobler, parue en 1868, puis la bibliographie de Rœricht, parue en 1890, qui contient toutes les publications relatives à la Palestine, dès l'an 333 jusqu'en 1878 ; puis les nombreux comptes rendus parus dans les *Archives d'Orient*, dans le *Literaturblatt für orientalische Philologie* et dans les différents périodiques des sociétés allemandes, françaises et anglaises. Pour ce qui concerne les ouvrages modernes, la bibliographie de Thomsen, *Systematische Bibliographie der Palæstinakunde* (3 vol., Leipzig, 1908 à 1915), est indispensable. On se gardera d'oublier les historiens anciens : Strabon, Pline, Polybe et Ptolémée, et l'on consultera l'*Itinerarium Antonini Augusti et Hierosolymitanum* de l'époque de Dioclétien, ainsi que la *Notitia dignitatum* du cinquième siècle (qui indique les garnisons romaines), la liste de cités de Hiéroclès, de 530, et enfin les catalogues épiscopaux de Georgios Kyprios, datant de la même époque.

I

Le premier ouvrage écrit par un voyageur occidental, est l'*Itinerarium a Burdigala Hierosalem usque*, œuvre d'un inconnu, qu'on appelle le Pèlerin de Bordeaux. Il a vu la Palestine vers 333 et donne de précieux renseignements sur l'état du pays au quatrième siècle ; il avait sous les yeux bien des choses qui ont disparu depuis, ou que seules les fouilles récentes ont mises au jour.

Jérôme a publié le récit de deux dames romaines : sainte Paule et sainte Sylvie ; il a traduit lui-même l'œuvre importante d'Eusèbe de Césarée intitulée *Περὶ τῶν τοπικῶν ὀνομάτων τῶν ἐν τῇ θείᾳ γράφῃ* qui constitue l'ouvrage le plus important de l'époque, et dont le titre latin est : *De situ et nominibus locorum Hebraicorum*, édité maintes fois et dont il faut citer en particulier la belle édition de 1639, par Jean Leclerc. Cet *Onomasticon* est une liste alphabétique

des noms de localités bibliques indiquant leur situation et les distances qui les séparent. Il est l'écho de la tradition palestinienne du sixième siècle.

En 1896, on découvrait à Medaba, dans le pays de Moab, les restes d'une basilique byzantine, ils contenaient en particulier un pavé en mosaïque représentant la carte de la Terre Sainte. Document intéressant, non seulement parce qu'il nous donne la seule carte antique du pays qui soit parvenue jusqu'à nous, mais aussi parce qu'elle concorde, à peu d'exceptions près, avec l'*Onomasticon* d'Eusèbe et confirme l'existence d'une tradition arrêtée relative aux localités bibliques (1).

Mentionnons, au cours des siècles subséquents, le *De situ locorum sanctorum* d'Arculf, évêque français qui parcourut le pays en 670, sous le règne de Moawijah I ; puis Willibald, évêque d'Eichstätt, en 728 ; enfin *Bernardi Monachi Franci, aliud itinerarium factum in loca sancta anno 870*.

A partir de l'an 1000, les pèlerinages en Palestine se multiplient, mais aussi les pèlerins se bornent de plus en plus à visiter les lieux que la tradition leur désigne, et à y faire leurs dévotions. Parmi tant de voyageurs, citons les plus importants : l'abbé russe Daniel, en 1125, Jean de Wurzburg : *Descriptio Terrae Sanctae* (1130) et *Burchardus de Monte Sion* (1283). On n'oubliera pas, dans cette énumération, les historiens des croisades : Guillaume de Tyr (1182 à 1185), Jacques de Vitry (1210) l'archevêque de Saint-Jean-d'Acre ; Marino Sanuto (1310). Le géographe arabe El-Edrisi a donné un bel exemple de tolérance et d'impartialité, autant que de solide érudition ; et le rabbin Benjamin de Tudela doit être préféré à bien des auteurs chrétiens (2).

A partir du seizième siècle on constate une nouvelle orientation des esprits. De pèlerins, avant tout préoccupés de revoir les « lieux saints », les voyageurs se muent en observateurs curieux de visiter le pays, de connaître ses particularités, d'observer les mœurs et les coutumes de ses habitants, et bientôt on les verra s'intéresser aux ruines antiques qui couvrent le pays. C'est ainsi

(1) Palmer et Guthe ont publié, en 1906, une belle reproduction en couleurs de cette mosaïque.

(2) Il n'est pas sans intérêt de constater qu'au cours des quatorzième et quinzième siècles le nombre des pèlerins suisses fut assez considérable.

qu'en 1616, l'Italien Quaresmio de Lodi parle d'inscriptions qui ont attiré son attention ; en 1660, le chevalier Laurent d'Arvieux parcourt la Palestine sur l'ordre de Louis XIV et en 1681 le peintre hollandais de Bruyn en rapporte d'intéressants dessins, dont les originaux ont été malheureusement perdus. En 1743, Pockocke publiait sa *Description of the East*, où il parlait aussi des monuments. Vingt ans plus tard, Frédéric Hasselquist, disciple de Linné, consacrait trois ans à étudier sur place la flore du pays. La science palestinienne réservera toujours une place d'honneur aux auteurs remarquables par leur grande érudition qui, sans avoir vu la Palestine, ont néanmoins contribué à la faire connaître et aimer ; ce sont : la *Geographia sancta* de Carolus a Paulo et la *Geographia sacra* de Sanson et Jean Leclerc ; c'est encore l'Anglais Lightfoot ; c'est surtout l'érudit et pieux ministre d'Utrecht, Adrien Reland, orientaliste de mérite, mort en 1718. Son principal ouvrage, la *Palæstina ex veteribus monumentis illustrata*, parut en 1714 ; il contient une foule d'indications précieuses, provenant des sources littéraires les plus diverses : monuments, inscriptions et médailles.

Cependant c'est au dix-neuvième siècle seulement que devaient apparaître les grands maîtres de la science palestinienne.

Nommons d'abord Jean-Louis Burkhardt, de Bâle, né à Lausanne en 1784, qui fit de nombreux voyages en Orient, après avoir fait ses études à Neuchâtel, à Leipzig et à Göttingue. Il explora Baalbek et le Hauran en 1810, découvrit la première inscription hittite, parcourut le Ghor et l'Araba, et découvrit, en 1816, les merveilleuses ruines de Petra. Après avoir traversé le Sinai, Burkhardt mourut au Caire en 1817 et fut enseveli dans le cimetière musulman de cette ville ; par amour pour la science, il s'était en effet converti à l'islam et portait le nom de Cheik Ibrahim. Après Burkhardt, il faut nommer les deux hommes auxquels nous devons des ouvrages classiques, qui sont à la base de toutes les recherches palestiniennes des temps modernes. C'est le professeur Robinson, de New-York, dont les deux volumes de *Biblical Researches* ont paru de 1838 à 1852, et le médecin appenzellois Tite Tobler, qui publia en 1853 une Topographie de Jérusalem, puis une série de volumes sur Golgotha, Bethléem, etc.

Après eux les Victor Guérin, marquis de Voguë, de Saulcy,

Konrad Furrer, Hermann Guthe, Lucien Gautier, et une foule d'autres savants firent du pays de la Bible l'objet de recherches approfondies.

En 1865 se fondait le « Palestine Exploration Fund », la grande société anglaise, qui devait rendre de si précieux services à la science palestinienne. Elle se borna tout d'abord aux questions de topographie et de géographie, tout en relevant les détails et documents archéologiques qui se présentaient ; les gros volumes du *Survey of Western Palestine* contiennent une foule de renseignements sur le pays à l'ouest du Jourdain. Des officiers anglais, Lieut. Conder R. E. et le futur Lord Kitchener of Khartoum dressèrent la carte détaillée de la Palestine occidentale, la meilleure qui soit aujourd'hui encore. Plus tard le docteur Schumacher, de Haïfa, y ajouta sa carte de la Transjordane.

En 1877 fut fondé le « Deutscher Verein zur Erforschung Palæstinas », qui publie chaque année d'importantes études dans ses *Mitteilungen*. Le professeur Guthe, de Leipzig, découvrit les remparts de l'ancienne ville de Jérusalem, au sud des murs actuels et publia le texte de la célèbre inscription de Siloé, découverte fortuitement en 1881. Toutefois ces travaux n'avaient qu'un but topographique : on voulait se rendre compte de l'étendue de l'emplacement du Temple et de la ville sainte. Ce n'est qu'à partir de 1890 qu'on se mit à faire des fouilles dans une intention purement archéologique.

II

Nous avons remarqué qu'en 333 déjà, le Pèlerin de Bordeaux avait mentionné l'existence de ruines importantes près de la Jéricho moderne, ruines qu'il rapprochait des localités mentionnées dans la Bible. A partir du dix-septième siècle, les voyageurs parlent plus fréquemment d'inscriptions et de monuments curieux remontant à une antiquité plus ou moins lointaine. Ce fut surtout le cas de Pockocke, en 1738.

Plus tard les travaux de Robinson, des capitaines Wilson et Warren à Jérusalem même, puis la découverte de l'inscription de Siloé ont ouvert des perspectives nouvelles ; on entrevit alors la possibilité de découvertes archéologiques qui permettraient d'écrire un jour une histoire complète de la Palestine dès les origines les plus lointaines, et cela indépendamment des données

de la Bible. On pouvait espérer trouver les traces des peuples que le Livre saint ne mentionnait qu'en passant ou avec une antipathie non dissimulée, mais dont l'influence sur la civilisation et la religion d'Israël avait dû être considérable : il suffit de mentionner ici les Philistins.

En 1887 et 1888 on avait découvert les lettres de Tell-el-Amarna ; des spécialistes en assyriologie les avaient étudiées minutieusement et avaient établi qu'au quinzième siècle avant Jésus-Christ, la Palestine avait été sous la domination égyptienne, que de nombreux rois gouvernaient le pays, qu'ils parlaient leur langue propre mais qu'ils se servaient de l'écriture chaldéenne, qu'enfin le pays possédait une civilisation remarquable.

C'est alors que le Palestine Exploration Fund chargea l'égyptologue bien connu, Flinders Petrie, qui avait fait ses preuves en Egypte, d'étudier les ruines de Tell-el-Hasy, à l'ouest d'Hébron, que l'on supposait être l'ancienne forteresse de Lachis qui joua un rôle lors de l'expédition de Sanchérib. Petrie avait observé, qu'à défaut d'inscriptions ou d'autres documents équivalents, les débris de poterie (*ostraka*) permettaient de fixer l'âge du *stratum* au sein duquel on les avait retrouvés. Cette méthode employée en Egypte avec succès, donna de beaux résultats à Tell-el-Hasy. Nous y reviendrons plus loin.

Encouragée par ces résultats heureux — malgré les imperfections de ces premières fouilles — la société anglaise fit explorer successivement les « tells » de la Shephelah, c'est-à-dire la contrée qui s'étend sur le versant occidental des monts de Juda : ce furent Tell-es-Safieh, l'ancienne Gath, puis Tell-Zakariah, la ville d'Aseka, et enfin Tell-Sandahannah, la colonie phénicienne de Maresa. Les résultats de ces fouilles ont été exposés par le D^r F.-J. Bliss, le professeur Macalister et M. R. Wunsch dans leurs volumes d'*Excavations in Palestine* (1898 à 1900). Cette belle publication démontre l'importance que revêt la poterie trouvée sur les lieux.

A la même époque, Clermont-Ganneau avait découvert l'emplacement de Ghézer à Tell-djézar, près d'Abu-Shushah, au sud-est de Jaffa. Il avait trouvé des bornes, portant en caractères hébraïques le nom de la ville. C'est là que Macalister fit des fouilles complètes, de 1902 à 1909. Les résultats en furent extrêmement importants, et on ne regrette qu'une chose, c'est qu'on n'ait pas mis plus de soin et d'exactitude à l'exposé de ces résultats.

A cet égard, les comptes rendus de Sellin concernant Jéricho, et ceux de Kohl et de Watzinger qui ont étudié les synagogues de Galilée, sont bien supérieurs et peuvent être considérés comme des modèles du genre.

Sur ces entrefaites, les Allemands avaient découvert les forteresses cananéennes de la plaine de Jizréel : Megiddo et Taanak, qui gardaient le passage important au nord du Carmel. C'est dans cette contrée que se sont livrées les grandes batailles de l'histoire palestinienne, depuis celle dont parle le Cantique de Débora (Juges v) jusqu'au combat de Bonaparte contre les Turcs, en 1799. L'Ancien Testament et les documents assyriens nomment expressément ces deux forteresses. Les explorateurs ont mis au jour les restes de fortifications formidables, d'un château fort où résidait le roi Ischtarwaschur, dont on a retrouvé une partie des archives ; le Tell-Mutesellim, en particulier, livra le secret de Megiddô (Legio), qui remonte à trente siècles déjà avant notre ère.

Pendant ce temps, les Anglais mettaient à jour Bet-Shemesh puis, il y a quelques années, les ruines de l'Ophel à Jérusalem, les restes de la forteresse des Jébusiens. Des savants américains, soutenus par le financier Jacob Schiff (les travaux ont coûté quatre cent mille francs) exploraient la Samarie du roi Hérode, où ils découvrirent en outre le palais d'Omri.

Il importe de rappeler encore les travaux de Dalman, Musil, Brünnow et Domaszewski dans l'Arabie Pétrée, et les recherches ethnographiques de Curtiss et de Jaussen, qui ont étudié les coutumes religieuses des fellahs et des bédouins de Syrie.

Depuis 1918, les travaux interrompus pendant la guerre ont été repris. Il faut s'en réjouir ; car l'influence de la civilisation occidentale se fait sentir toujours davantage, à tel point que le cachet archaïque du pays — tel que l'a vu Félix Bovet par exemple et tel que nous l'avons vu il y a dix-huit ans encore — tend à disparaître. Bien des restes de l'antiquité ont disparu : les Arabes ne se font pas scrupule de les exploiter comme des carrières pour leurs constructions ; en outre, les ruines mises à jour par les explorateurs ne résisteront pas longtemps aux intempéries.

Il importe donc de hâter l'exploration archéologique du pays. Aussi est-ce avec satisfaction que nous signalons les belles publications de l'École biblique établie au couvent de Saint-Etienne

à Jérusalem. L'institut archéologique allemand, sous la direction de Gustav Dalman, puis actuellement du professeur Alt, organise des cours destinés à former des spécialistes.

De son côté l'«American School of Oriental Research» a fait des fouilles intéressantes depuis l'automne 1922. Rendu attentif par Dalman à l'importance du Tell-el-fûl, le professeur Albright y a inauguré des recherches importantes. Cette colline est à sept kilomètres au nord de Jérusalem, en plein territoire benjamite. On constata d'abord dans les couches inférieures l'existence d'une petite cité de l'âge du fer ; elle avait été manifestement détruite par un incendie. Un siècle plus tard environ, on avait construit une petite forteresse, sous les voûtes de laquelle on trouva des instruments de fer et une trentaine de pots de terre. C'était, selon toute probabilité, la cité du roi Saül, premier roi de Juda et de Benjamin, qui fut détruite après sa mort. Elle fut toutefois rebâtie une troisième fois par Asa, qui y employa des matériaux (pierre et bois) provenant de Rama (I Rois xv, 22). Sous le règne d'Osias ce ne fut plus qu'une tour de garde (II Chron. xxvi, 6) ; elle fut détruite pendant la guerre syro-éphraïmite. Ce n'est qu'à l'époque des Macchabées que l'on constate l'existence d'une habitation plutôt chétive à Tell-el-fûl.

Il est clair qu'une telle coïncidence entre les récits de la Bible et les résultats des fouilles ne se produit pas toujours ni partout. L'archéologie ne se propose du reste pas de confirmer purement et simplement les récits de la Bible, ce ne serait pas d'une grande utilité. Elle veut, selon l'expression de M. Macalister, « peindre l'arrière-plan du tableau, le fond, sur lequel se détachera avec plus de netteté et de relief le tableau dramatique de l'histoire biblique ».

III

Louis Emery écrivait en 1904, dans son *Introduction à l'étude de la théologie protestante* : « Pour tout ce qui concerne l'archéologie juive, la Bible, spécialement l'Ancien Testament, est la première source à consulter. Ce n'est qu'en second lieu que Josèphe, Philon et le Talmud entrent en ligne de compte et ce n'est qu'en dernier lieu que l'on consultera les monuments découverts en Palestine, en Syrie, etc. »

C'était là la définition de l'archéologie telle que de Wette l'avait

donnée dans son *Lehrbuch der hebræisch-jüdischen Archeologie*. Il se bornait à donner une description des coutumes civiles et religieuses, des institutions diverses, telles qu'elles étaient présentées dans la Bible, le Talmud et d'autres sources purement littéraires et juives. C'était aussi le point de vue de Michaelis dans son *Mosaïsches Recht*, de 1793, et celui d'Adrien Reland. L'archéologie était ainsi une branche de la philologie.

Cette conception était trop étroite.

L'archéologie, telle qu'on la conçoit aujourd'hui, étudie en premier lieu les restes, considérables ou non, les monuments, les inscriptions, mais aussi les débris de poterie, les ostraka que renferment les nombreux « tells », les collines de décombres et de ruines de la Palestine, quelle que soit leur provenance. Cette science, qui en est encore presque à ses débuts, a constaté l'existence d'une race primitive qui nous a laissé des monuments mégalithiques, cercles de pierre ou « dolmen » de Guilgal (ou Guelilôth, cf. Jos. xv, 7 et xvii, 17). Puis survint l'âge de la pierre polie qui nous ramène à l'an 2000 environ avant J.-C. L'âge du bronze (2000 à 1200) est l'époque amoréenne ou cananéenne, époque d'une civilisation remarquable où des influences variées se croisent, bien que l'influence égyptienne et babylonienne reste dominante. C'est à la fin de l'âge du bronze qu'apparaissent les premières traces des Israélites ; ils ont dû immigrer en Palestine vers l'an 1250. L'âge du fer, à partir de 1200, est caractérisé par l'apparition des Philistins, venus probablement de l'île de Crète.

Il est une question qui nous intéresse au plus haut degré, et à laquelle nous pensons en premier lieu toutes les fois que nous parlons de l'interprétation de la Bible, c'est celle-ci : Quelle est l'origine de la religion d'Israël, du prophétisme en particulier ? Mais, qu'entendons-nous par « origine » ? Question complexe au premier chef. On fera bien, en abordant ce problème, de se rappeler les remarques que Johannes Weiss a présentées dans son étude intitulée *Das Problem der Entstehung des Christentums* (1). En histoire, il ne saurait être question d'« origine » dans le sens de création *ex nihilo*. Quiconque étudie l'origine d'une religion se trouve en face d'une foule de faits qui, tous, ont contribué à la formation du nouveau culte, mais dont aucun ne suffit à l'expliquer. Il est

(1) *Archiv für Religionswissenschaft*, 1913.

des religions — Deissmann les appelle *reagirende Kulte* — qui ont leur origine dans un fait miraculeux, inexplicable, « l'expérience extraordinaire faite par des hommes extraordinaires » (2). Il ne saurait donc être question d'« expliquer » l'origine du prophétisme, d'interpréter les textes en les rendant plausibles, mais bien plutôt en faisant ressortir ce qu'il y a de mystérieux, d'inexplicable, de divin, dans les événements et les expériences dont parlent les textes. Or il nous semble que les résultats des travaux archéologiques consistent précisément en ceci qu'ils nous font sentir ces faits mystérieux. Les fouilles ont révélé l'existence d'un syncrétisme surprenant, même au huitième siècle, à l'époque des grands prophètes ; dans les villes indubitablement israélites, nous rencontrons un grand nombre de petites idoles d'Astarté, de style égyptien, phénicien, babylonien, des scarabées-amulettes d'Égypte surtout. Les hauts-lieux se dressaient à Guézer, à Beth-Schémesh et ailleurs, et le peuple s'efforçait, par des sacrifices nombreux et des rites parfois touchants, de gagner la bienveillance des dieux (cf. I Rois xvii, II Rois v). Au milieu de ce syncrétisme, Amos, Esaïe et d'autres proclamaient l'impuissance du rite (cf. Amos v, 21, viii 10 ; Esaïe i, 11 ; Jérémie vi, 19, 20). Loin d'être l'objet d'un culte, Dieu est pour ces hommes le sujet de la religion, celui qui agit, qui transforme l'âme humaine et qui met l'homme en état de faire le bien. La vraie religion a pour effet une résurrection de l'homme que Dieu, par la force de son esprit de vie, crée à nouveau (Ezéch. xxxvi). Il y avait sans doute un prophétisme en dehors de celui d'Esaïe ; il y avait des « prophètes de Baal », des exaltés, des hommes comparables aux derviches de l'époque musulmane ; les éléments de ce prophétisme-là peuvent se retrouver chez un homme tel qu'Elie ; pourquoi pas ? Mais le génie d'Elie n'est pas « expliqué » pour autant. Nous n'en savons pas plus long, quand nous avons appris que le prophétisme hébreu a des racines cananéennes ; de même que cela ne nous avance pas beaucoup de savoir qu'il y avait une glossolalie dans certains cultes grecs. La glossolalie de l'Eglise de Corinthe n'en demeure pas moins un charisme. En face de ce syncrétisme — dont la présence en Israël nous trouble — les prophètes affir-

(2) DEISSMANN, *Paulus*, 2^e éd., p. 97.

ment avec toute la netteté désirable : Dieu a parlé. Quand le lion rugit, qui ne serait effrayé, quand le Seigneur Yahvé parle, qui ne prophétiserait ?

Interpréter les textes c'est faire ressortir leur contenu essentiel, soit précisément cette sublime vérité : Dieu a parlé, Dieu s'est manifesté. Il m'a vaincu, disait Jérémie. Il a révélé une vérité qui n'était jamais montée au cœur de l'homme (I Cor. II, 9). C'est vaincus par ce Dieu-là que les prophètes d'Israël ont combattu leur combat de géants contre les Baalîm et leur culte, culte par lequel l'homme veut agir sur Dieu par toutes sortes de pratiques magiques, par lequel il veut mériter ce qui ne saurait être que don de la grâce divine.

Etablir le règne de ce Dieu, le royaume dans lequel Sa volonté est faite partout et toujours, où Il est tout en tous, voilà la fin de l'histoire ; faire ressortir la vérité divine, à savoir que Dieu veut agir, voilà le sens de l'histoire d'Israël. Tout ce que ce peuple a souffert ne devait avoir d'autre but que de dégager la religion prophétique de tout ce qui menaçait de l'étouffer. Israël, peuple pauvre, insignifiant aux yeux du monde, n'ayant jamais possédé de civilisation propre, ni d'art original, Israël devait donner au monde le trésor magnifique de la connaissance du Dieu de grâce et d'amour. Voilà pourquoi le Temple lui-même a dû tomber en ruines avec le culte qui s'y pratiquait, et l'heure tragique entre toutes, l'heure à laquelle avec le Temple et la Cité de David, le peuple tout entier sombrait dans la tourmente babylonienne, fut l'heure suprême et bénie, le début d'une nouvelle vie, dont la source ne pouvait être que la grâce de Dieu. Heure où, d'une façon terrible et cependant pleine de promesses, se révélait au monde cette vérité divine et paradoxale : qu'il faut mourir pour vivre.

* * *

La science qui a fait l'objet des remarques qui précèdent étudie les vestiges d'un passé lointain et cherche à les faire revivre sous nos yeux. Elle a cela de commun avec l'archéologie grecque, avec l'égyptologie et l'assyriologie.

Mais, dans ce passé elle met en lumière un fait central, mysté-

rieux et terrible, et pourtant aussi d'une beauté céleste : la réalité du Dieu vivant qui ne veut pas de sacrifices, mais qui veut, lui-même, transformer l'homme et le monde. L'histoire est la scène sur laquelle se déroule ce drame colossal : Dieu, levé à la conquête d'un monde qui s'est éloigné de Lui ! Ce drame, nous ne l'étudions pas avec la curiosité des Athéniens, mais avec l'humilité qui a toujours uni la science et la piété ; nous l'étudions pour arriver à en connaître la grandeur et la profondeur, mais pour connaître de cette connaissance que Calvin appelait le commencement de la foi.

Poursuivies dans cet esprit, nos recherches constitueront bien une discipline *théologique*, réalisant la parole de Marie : Ἴδοὺ ἡ δούλη Κυρίου, car elle contribuera à manifester la gloire du Dieu Très-Haut.

ARTHUR GRAF.
